

Emmanuel Isidore Bocco

*Vingt-cinq rêves d'outre-mère*



Edilivre  
Tremplin  
collection



## Sommaire

Rêve I – Espiègleries autour de maman et de papa.....	11
Rêve II – Les primes bêtises, les primes angoisses .....	17
Rêve III – Prise de distance pour me fabriquer mes propres rêves.....	27
Rêve IV – Kaloum Cottage, au carré des Intouchables. ....	35
Rêve V – Préhistoires de l’An III à l’An XIII.....	39
Rêve VI – Lamentations et promesses. ....	47
Rêve VII – Douceurs faites de jeux et de chants...	63
Rêve VIII – Autour du Père Rolland, le chantre des soirs chantants .....	73
Rêve IX – Vacances à la mer, au champ et au Lac de Porto-Seguro .....	79
Rêve X – Dodzi, Zembla, Sekouto des gens qui ont tant investi en moi !.....	85
Rêve XI – On m’a dit de veiller sur Kétého, la terre de nos aïeux !.....	93

Rêve XII – Sous les ailes de maman, nous rassurer des vertus de la gent qui n'est plus sienne.....	103
Rêve XIII – Autres enfances, autres souvenirs, autres virtuoses, autres tourments.....	111
Rêve XIV – Belles saisons, de l'An XV à l'An XVII.....	121
Rêve XV – Retour à la tonitruante poésie de Doli .....	129
Rêve XVI – Commérages .....	135
Rêve XVII – Elle avait horreur des subtiles toilettes, à voir celles qui dodelinaient leur postérieur dans la rue du marché.....	145
Rêve XVIII – Notre tendre fratrie, un douillet cocon de fratrie !.....	157
Rêve XIX – Episodes de Roule-tête City .....	167
Rêve XX – Pêle-mêle .....	171
Rêve XXI – Apprentissages derrière vagabondages.....	183
Rêve XXII – Les longues marches au marché des commissions à Tante Charlottey .....	193
Rêve XXIII – Jeu de voltige autour de papa, quand il daignait s'accorder avec nous.....	199
Rêve XXIV – Et il y eut ceux qui nous faisaient peur, Dick Aklassou et les autres. ....	207
Rêve XXV – Place aux voix qui m'ont vu et fait grandir .....	213
Fin.....	221

« Ne te lasse pas de crier ta joie d'être en  
vie et tu n'entendras plus d'autres cris »  
(proverbe touareg)



Elle nous a un samedi matin, à l'aube tristement et discrètement tourné le dos, pour bercer mon autre frère resté tout seul sur l'autre rive et avant d'y aller comme vers le Jourdain cueillir des poutres et faire une nouvelle habitation, elle me souffla de ne rien dire à personne, mais à toi je te le dis quand même, c'est un secret : maman m'avait apostrophé au beau milieu du dîner, il y avait un clair de lune aussi limpide que l'affection d'elle à nous les quatre enfants et me lança la question d'exclamation : « ... aura-t-elle la hauteur pour se hisser aux exigences que porte ta naissance... ? ». J'ai prolongé sa demande par « Qui ? » accompagnée de « ... moi je suis d'ici-bas, de nulle part que d'être issu des hommes et des femmes de cette terre... nul n'a besoin d'échasses et de se hisser à une quelconque hauteur... il suffira d'un peu d'amitié et de transparence, jamais de fourberie... ». Elle précisa que « ... huit jours après le jour premier de l'An I, il y eut une colique à effrayer tous les médecins et tous les sorciers guérisseurs descendus du massif des Lama. L'interdit fut alors jeté : faites-lui dire, quand il sera grand de faire attention, que ce qui est entré en son ventre ne ressort que lavé de ses bonheurs et de ses

malheurs... et d'y veiller... que sa femme ne soit pas fourbe », comme l'eût prédit l'oracle.

Dans le bruissement du quartier, j'avais tant et tant puisé par la partage dans la fraternité du quartier, ce peuple d'ombre comme le peuple des Bushmans, venu de la nuit des temps du monde et de nulle part. Une de mes sublimes plaisirs, c'était bien la gloutonnerie de la baguette de pain truffée de beurre jaune, matin et soir je veillais, sur insistance de ma sœur grande pour happer au passage le boulanger juché sur son robuste « gassor », nous nommions ainsi son vélo de cheval de fer, toujours de la même marque de fabrique de chez Raleigh, l'indécrottable Raleigh, le happer de la voix stridente qui traverse les murs, les rues et les trouées dans les oreilles des gens jusqu'à le nommer par son vrai nom : « kpon-non tor » en montant très fort à l'ultime octave qui seul pouvait le réveiller de sa lenteur. Elle avait le bonheur contenu quand elle explosait de l'intérieur à ce qui touche en elle à son gène du sublime, ça se produisait quand je lui susurre le doux refrain d'Ashewo, en finissant par son finale, à partager entre la Brothers dance Band et elle sur [http://www.youtube.com/watch?v=cct-](http://www.youtube.com/watch?v=cct-7o6bprQ&feature=related)

[7o6bprQ&feature=related](http://www.youtube.com/watch?v=cct-7o6bprQ&feature=related) ou alors dimanche soir quand je l'accompagne à la pesée du kilo de riz au kiosque d'Oncle Benoît ; on avait droit à un demi-concert avec la plus belle tessiture de E.K. Nyame, on s'enivrait du Onyame Bekyrere (Dieu est Grand), quelqu'un le lui a imprimé sur une page d'éternité : <http://www.youtube.com/watch?v=4Tt-ENLhER4>.

Que pouvait-on chanter le dimanche chez des gens presque bigots ?

Les vingt-cinq rêves à vous raconter me glissent de la mémoire comme le long d'un talus, impétueuses,

pour se dresser derrière une porte qui se referma le 21 octobre, quand la masse soudée aux rêves cessa de se trémousser, la forme collée contre ma colère de l'avoir perdue et filer vers le bas de la côte comme si la rêverie malgré tout se continuait en perdant la notion des choses au tournant pour se ressouder à moi dans une pourpre robe de nuit que je porte toujours. Cette pourpre robe s'était laisser dire mille et une fois : « si tu veux que ça mousse vraiment, lâche de toi au même trou ». Persévérance !



## **Rêve I**

### **Espiègeries autour de maman et de papa**

Nous en avions si fortement envie que sœur grande monta un stratagème : incliner la tirelire en bois blanc de maman, son coffre-fort sous le lit ; nous en avons trouvé de notre génie l'angle de la bonne inclinaison pour en sortir la pièce à payer pour nous rempli de pain beurré. Maman s'en fut rendu compte, la razzia sur ces longues éternités de labeur privé de nombreuses pièces. Elle eut très mal, une semaine durant, elle nous refusa la parole, d'elle à nous et de même de nous à elle. Nous étions comme perdus, mais elle nous fit l'ablution le septième jour pour nous ôter de sa colère et nous environner de sa grâce. Elle est restée généreuse, c'est pourquoi je vous parle d'elle comme d'une grande et belle mémoire d'outre-mère. J'ai construit avec elle un rêve en couleurs tant qu'elle pouvait attendre de monter sur son petit nuage blanc, une mémoire qui faisait du passé le mur sur lequel se projette le présent. Entends-tu ce que les gens disent de toi ? Me fit-elle un jour que je l'avais accompagné à la gare du tain de huit heures ? Je me suis senti ébranlé

par la question ; des gens... de moi ? Moi qui ? Moi le quelconque fils de sa mère qui peine à lui parmi les étoiles filantes du quartier ? Mais non, dis-je, la lumière n'éclaire que ceux qui présentent une surface lisse éclatante, pas nous autres, les étoiles ternes à l'ombre et qui n'attendent plus rien d'éclatant ! Elle me retourna : « ... ils disent que tu es beau comme le diable qui trône à l'angle de la lagune et du chemin de l'aéroport, que tu as les yeux de ce diable, des yeux qui balaient le passé, le jour du jour et l'avenir qui fait peur à tout le monde, que toi qui explores tout te perdras avec l'ardeur de ta curiosité, c'est pour cela que la peur a grandi avec moi et en moi au pont que je n'ose plus... »

Installé au balcon des hauteurs de maman, je n'ai sans doute plus les pieds sur terre, la tête plus que jamais dans la réalité mouvante et de belles histoires, des vents contraires me feraient volontiers fleureter avec l'irréelle beauté de la vie du quartier. N'en est-il pas souvent ainsi quand la raison se met à cheval ? Ainsi j'ai pu scruter quelques reliefs de la vie aux côtés de mes parents, de maman, papa a trop usé de ses forces jusqu'à entamer ses balcons. La puissance de papa, c'est le génie qu'il avait d'attendre, la magie de maman, l'amour éternel, c'est de ne jamais attendre, agir sur le moment pour que les instants ne deviennent pas des « déjà ? ». Quand la magie de maman commence à opérer, elle créait du champ, elle disait : il te faut t'élargir, ne pas trop céder de place à qui te bouscule, il te faut de la mémoire qui sera le périmètre de ton champ, alors elle s'est transformée en mémoire et j'ai occupé tout ce champ-là.

J'ai bien sûr aussi des yeux pour faire le tour de papa, celui à qui j'ai fait la guerre lui n'étant que le

terrain sur lequel nous rivaux, ma sœur Henriette et moi-même portions le fer. Il avait eu la grâce et alors, quand cela lui arriva, il crut bon de me laisser aller, à l'école, ferlant les yeux sur mes aspérités et il me croyait excellent et même dans un rêve épicé, il ruminait que j'étais surdoué. Je n'en riais pas, j'étais à son école, mais à l'école, tout ou presque me traversait sans filtre, je n'aimais pas ces longues heures à attendre que le savoir passe, je n'aimais pas les lectures syllabaires répétitives comme si la répétition ferait cesser le monde de bégayer. Papa me mit dans ses classes pour veiller sur le monstre, mais je me trouvais des raisons pour plaider mes libérations sous conditions épisodiques : les diarrhées feintes pour jouer tous les jeux dehors. La classe du samedi qu'il vota et imposa m'était un enfer, un jour ma libération conditionnelle de vingt minutes épuisée, j'en revins avec une brindille plantée dans mon intime appareil fièrement exhibé, il en secoua la tête de loin, sortit la bien plate férule en bois de teck poli par l'usage répété, courut à ma rescousse, remis les choses en état et me chassa vers la maison. Maman n'en a rien su, jamais. À l'école, mes deux seules joies dansaient au rythme des calculs mentaux de 10h30 et des séances de récitation. Je pus lui débiter « L'union fait la force » de Lamennais, trois pages sans une virgule oubliée dans la scansion, devant « monsieur » l'inspecteur. Quand sonnait la séquence des mathématiques, il me trouvait heureux, c'est pour ainsi dire l'heure de vérité, les calculs ne pouvant se tromper ni nous égarer, j'adorais me laisser fraterniser avec les chiffres, c'est mon seul héritage de l'école croyez-moi, tout le reste me vint, je ne sais pas

comment ni quand dans la frénésie des temps qui passent en nous traversant de part en part.

Maman n'est pas dans la frénésie, elle a quitté le continent des tumultes pour habiter les eaux calmes de la joie, Requiem aeternam ! Elle est montée dans un train à la gare des eaux calmes et douces, sous les réverbères de ceux qui promettent l'éternité, pour quitter le continent des tumultes. À l'heure convenue, elle est entrée en gare des souvenirs d'une vive couleur maternelle. Maman, elle n'existe pas, elle n'a pas de forme, c'est un verbe qui s'est fiché dans le creux de quelques propos mal tenus en lesse et qui défie le temps. Comprenez-moi, elle n'a pas de corps, pas de pesanteur, pas de souci à se faire de la chute dans les escaliers de la vie tumultueuse de ceux qui veulent monter au ciel, maman est une forme, les mots qui nous ont tenus en haleine et qui sortent après le jour, la nuit, comme une échappée d'oiseaux prisonniers quand la cage des souvenirs s'ouvre soudain ou quand le train de la traversée s'ouvre sur la scène où ne jouent qu'elle et moi, papa s'est recroquevillé dans l'ombre pour guetter sa rivale et nous souffler quand une patte d'éléphant est passée sur le chemin de notre passé, défoncé.

Le vaisseau aux rêves arriva un mercredi jour d'école, à la récré nous courrions encore dans la grande allée aux tecks verdoyants. Nos yeux allaient souvent prospecter les yeux au moindre ronron métallique à la recherche des ailes étincelantes des avions qui arrivent de l'au-delà. On nous interdit de fureter les cieux pour ne pas heurter nos yeux d'enfant à ces diables qui sillonnent le firmament d'ardeurs aveuglantes, la maîtresse d'école a menacé de punitions extrêmes, qu'elle nous protégeait contre

les fléchettes que ces diables font jaillir du ciel pour aveugler les enfants d'impossibles espoirs. C'est vrai que nous croyions les faire atterrir et repartir juchés sur leurs ailes. Ce jour-là, maman se trouvait entre l'école et l'hôpital, entre savoir et être, j'allais de l'un à l'autre quand l'objet en bois rouge, je ne sais si c'est du bois, dans un vacarme à nul autre pareil se posa sur le terrain de sport flambant neuf lui. La grande allée de tecks verdoyants longe le stade, c'était un avion avec un aviateur dans ses flancs, un vrai. Que cherchait-il là, que personne que nous autres enfants rêveurs n'eût jamais besoin de s'envoyer en l'air. Il vint et repartit avec ses rêves, j'en ai gardé un peu pour maman, je vous en conte.



## **Rêve II**

### **Les primes bêtises, les primes angoisses**

« Aussi longtemps que les lions n'auront pas leur historien, les récits de chasse tourneront toujours à la gloire du chasseur »

Le rythme scandé des pas pressés de passants qui courent le temps et le monde, parce que c'est une musique de cassures et de rondeurs, des refrains d'histoires et des victoires des hommes sur le sol qui les porte, alors il se répète volontiers et souvent sur le tracé de mes itinéraires et des évocations de territoires. Trop souvent, je ne crois pas, il y a des choses qui nous hantent parce qu'elles vibrent de lumière et de vérité en ce qu'elles ont fortes.

Quelque lilliputien qu'on sera, tant qu'on est foutu que d'être homme, c'est ne se retournant sur le territoire qu'on ira de nouveau examiner l'homme et le crime, le génie et la bassesse, tout ce dont on est fait. La parole de ma mère dans quelques souvenirs d'enfance redit cela, dé générateur, pour moi. Toutes

les autres sonnent à mes oreilles comme un discours de fin de monde.

Les territoires qui me jouent des tous en métamorphose ont ce miracle au corps chevillé qu'ils n'ont pas déperî ni défraîchi au gré des intempéries qu'usent l'oubli et l'âge... puis l'exil. Sur les chemins de ce territoire, vous croiserez un corps nu, celui à qui on demanda qu'il ne ressemblât à rien, qu'il ne franchira pas le seuil du baccalauréat et jamais n'accédera au « licentia docendi », qu'il ne sait pas bander le cerveau pour en faire jaillir l'excellence.

Alors je me suis déshabillé devant vous, me suis fait une vie nue, un corps enfin dépouillé autour duquel vous scruterez des joies, des peines, des cris et des lamentations, des vies et des morts, des rires et des pleurs, des rictus mal grimaçants aussi, toutes sortes d'illusions et je m'en contente. Enfin je vais pouvoir élever ma voix au-dessus du silence pour le sonoriser.

Les mouches, oh les mouches, tout ce qui est meute et impersonnel, non libre, ça m'agace. Quand elles bourdonnent ensemble, lesquelles sont amies, lesquelles se détestent ?

Elles n'en ont pas l'air, mais elles sont partout, invitées ou pas, elles ont la parole haute, le bruit nuisible, elles poussent toutes à l'unisson le ré bémol à la huitième octave à s'essouffler, elles s'invitent au festival des mots mouchetés et libres. Elles traversent le temps toujours aussi nombreuses que ça, comme si le taux de mortalité leur était inconnu. Je les ai retrouvées l'An XII dans les eaux, border et faire jaillir leur musique cramponnée sur le bord des concerts de grenouilles vertes, celles qu'elles surnomment les Nyalawui, damnées au trépas à force de faire des histoires.

Nous avons fini par faire un tandem à trois, papa, les mouches et moi, un tandem qui ne tenait pas debout, mais à trois il y a forcément un traître : « ameton ma doha, e nya le ve si » dit-on dans la langue des dieux. Le traître a ordonné le génocide des mouches, quand la chaleur les énerve et moi avec, je sors la tapette et commence la saga des mouches, à cause du drame du tandem à trois.

Les mouches ne cessent de dire leur misère en la bourdonnant, sans cesse, comme si leur Nisus n'était habité que par ce discours-là, le discours des faibles qui vient à être le discours des puissants. Elles vont et viennent, surtout quand il subsiste des restes, des restes de vins de palme au champ de papa ou des squelettes de crabes du soir, toute odeur dehors. J'attrape ce que je peux, un éventail, un bout de tissu, un bout de moi-même pour entrer dans leur danse et ça tourbillonne me feintant et là, me vient le souvenir que leur danse raconte qu'elles protestent contre le sort qui leur est réservé, qui les mène à l'insurrection, le fracas des mouches le même dans toutes les maisons, dans tous les champs de vin de palme. Les mères-mouches et les pères-mouches rallient les bébés-mouches et tous chantent le même cri de guerre, les faibles s'invitant à la guerre contre les forts et il en ainsi toujours, les faibles se muent en force inextinguibles. C'est cette histoire-là qui a germé dans ma tête, tôt l'An VI. J'ai couru vers papa dans sa classe, il faisait la magie des mots, la dictée du matin et là il a compris que son petit avait une idée, une angoisse et courait à la saison des réponses à sa question, la question des faibles qui montent au ciel. Sur le chemin de l'école, le vélo de papa avait couru plus vite que la foulée de mes petites jambes.

Les mouches endormies par la rosée du matin nous avaient déjà salués, aimablement. Moi je n'aime pas leur « aimable chorale du matin rose » sur le chemin de l'école. Le chemin les passe puis nous nous engageons sur la grande allée. À mi-chemin, je suis aussi bien séparé de maman que de l'avenir, les mouches m'auront dit que la vie désormais est tout autre, mon petit ! Alors naissent les questions de ceux qui ne se rattachent plus à rien dans ces temps-là, ceux qui viendront bientôt au concasseur de palmistes pour récupérer quelques numéraires et s'acquitter la taxe civique, ceux qui se cachent dans la palmeraie pour distiller le liquide de la mort, le sodabi de tous les dangers, eux aussi pour le surnuméraire et la taxe civique, leur angoisse devient la mienne. Le jour était bien debout, bien tropical, ardent du soleil haletant de rayons presque déjà verticaux, à huit heures matinales, la cour de l'école a déjà raisonnant de l'hymne de la république autonome. Chacun s'occupe de ce qui le regarde, l'empathie s'empare de tout le monde, on regarde le monde tel qu'il se déroule, je cherche en vain la raison à cheval pour savoir ce qui va triompher et ce qui va à l'échec irrémédiablement.

Ce matin-là, le vélo de papa s'en est allé loin devant, mais même pas peur. Mes pas ont ralenti, ils sont redevenus ce qu'ils méritent d'être, les pas d'un aventurier de la vie et d'un questionneur. Sous le grand arbre aux fleurs inouïes, des fleurs de toute beauté, des fleurs sans nom, il arriva ce qu'il arriva : un margouillat qui plaide sur sa fiancée de margouillat, oui c'est bien cela, l'un sur l'autre (au féminin), le faible surmontant la force de la vie, toujours la même chose, la dialectique. Mon regard a vu de quoi était faite la gestation de l'histoire, le combat des contraires